

Galerie

Annie Lagier

6, rue du Docteur Tallet
84800 L'Isle-sur-la-Sorgue

Jean-Paul Pancrazi

Peintures

14 mars - 26 avril 1992

Antoine Graziani

Présentation et poèmes

Maurice Roche

Texte

Je me souviens d'une peinture de Jean Paul Pancrazi, assez lointaine dans le temps. Un grand rectangle vertical, des lignes d'écriture, une page du journal de Delacroix, tracées à même la couleur encadrent, en bas et à gauche, le Dante de Delacroix, comme si c'était l'écriture ici qui avait chargé d'historier la figure. Frayeur, véhémence, indignation, la reproduction du personnage est belle, nerveuse, comme si le peintre signait, dans la silhouette-Dante, son nom, avec la matière nouvellement découverte du nom.

Quelle équivalence, dans cette peinture, entre le poète qui s'embarque vers la vision au-delà, et la page de journal d'un peintre ? Quelle équivalence, visuelle, graphique, ou d'objet, entre la lettre, les lettres, et la forme d'un corps qui a un nom ? Quelque inquiétude, sans doute, s'y manifeste, d'un rapport lettre-voix-peinture. Mais ce rapport n'est pas celui, attendu, qui nous rassurerait sur l'aptitude à la parole de la peinture. Il s'agit d'action enclenchée, non finie, ou infinie peut-être, plutôt que de mots, ou de dissolution de la peinture dans la lettre.

A travers ce composé silhouette-signature, Jean Paul Pancrazi nous dit que Dante n'a pas, n'a plus de corps au sens qui nous est habituel, dans le lieu que nous croyons ; il nous dit qu'il y a eu transformation de valeurs, échange sur une ligne, grâce à cette ligne, passage d'une limite que Dante a franchie, sur laquelle Delacroix nous le montre faisant l'expérience de l'ultime navigation.

Pancrazi nous dit aussi que, à cette limite, les espaces, la couleur, la lettre ont leur principe ; que de la fine inscription à la densité colorée, telles que nous les voyons dans ses œuvres récentes, il y a eu traversée du principe de l'image ; qu'il n'y a pas de différences entre l'image et nous, et que signer c'est s'effrayer de cette duplicité des limites, s'en indigner, se mettre dans ce mouvement, dans ce principe des formes et des corps où, d'abord, il y a seulement hypnose, comparution, comparaison.

Toute volonté intrigue pour une forme, une image, y met mille subtilités. L'image n'est pas seulement jeu, comédie, elle est matière, objet, la froideur même de l'univers. Pancrazi entreprend de restituer cette géométrie des limites, cet incessant mouvement de rencontres, de brisures, de recouvrements, qui font ou empêchent l'image. Il la figure par la matière, ou les matières qu'il emploie, dont il structure la forme et l'espace de la lettre qu'il invente à ces frontières, ou par lesquelles cette lettre, dans le monde, un instant, semble se vêtir et apparaître. Matières, épaisseurs, assimilations d'objets, ou de qualités d'objet. Ce qui est proprement le journal du peintre, la quotidienne exigence à sa maintenir peintre. Rien dans ces présences n'est décor, apprêt, ou instrument servant à la réalisation de la peinture. Cela est seulement. C'est la preuve par la mémoire, et les similitudes, qu'elle installe en stratège, d'une volonté qui lutte dans l'effroi, la peur totale, absolue, de perdre sa capacité à l'image.

Contre toute apparence, il n'y a pas, dans cette peinture, d'esthétisme. Ce que nous prenons pour de l'esthétisme n'est que la surprise que provoque en nous l'intervention du peintre dans un lieu que nous partageons avec lui. Car le peintre n'est que cela : celui qui intervient pour stopper une évolution et nous la montrer dans son à-vif, dans l'à-vif de sa protestation, de son appel pour et contre l'image, de son inquiétude sans résignation. Il n'y a pas d'esthétisme, mais un scintillement plus profond, comme la nuit claire et sans âme dont parle et s'effraie Marlow, le marin narrateur de Conrad. Dans la peinture de Pancrazi, l'âme et la nuit s'accrochent d'une même nature, sans distinction. Nous sommes dans la part aveugle de la nature, c'est-à-dire dans son identité, dans une froide perfection, l'inévitable, une forme comme celles que le destin essaie pour s'affermir. Avec cette différence cependant : un nom a doublé cette forme, une signature nous autorise à la voir.

Antoine Graziani

CADENCES

Habèl habalîm hakol habèl
(Qohèlèt, 1, 2)

Rayon de soleil au matin

sur champ d'azur
et chants d'oiseaux ?

Coup de foudre

Eclair dans la nuit de sable

sur fond d'orage
et chant de mort.

Feu de paille

Ce trou de mémoire
par où la lumière
t'aura pénétré
de son ombre

La ligne de flottaison descend lentement..., le paquebot – réputé insubmersible – s'enfonce dans la mer.

(La baignoire d'une cabine de luxe fuyait le bateau coule.)

Le commandant, seul maître à bord après Dieu, l'œil fixé sur la ligne d'horizon, a l'impression que *ça monte*.

Ecce homo

Approximatif - - -
provisoire, définitivement - - - provisoire - - -

Détraqué
d'une mécanique parfaite

Entre

dilemme (*ou bien...ou bien...*)
et
alternative (*ou bien... ou mal...*)
que
choisir ?

(rien et nier)

... Bof !

Antoine Graziani pour Jean Paul Pancrazi

NOTTE

De l'impossible couleur
ne vient
que désinence

ici
jusqu'en la saison-glose

Où la pierre
heurte
feuilles et branches

au reflet de pleine
ombre :

ombilic de la voix

(amertume du symbole
est la nature de l'écho)

Lettre disjointe
par ornements
de cendre

Nuit
trouvée

l'énigme
comme l'ombre
collective du Nom -

la voix attisée
à l'initiale

Le nom
tenu
aux mouvements des drisses

N T

dans l'air

- Naute

où traverse la nuit
avec un étrange
pouvoir de parole

Avec la ligne
du nom
signé

le cœur tremble

navire et calame

estature d'encre
frangée dans ce feuillet
d'eau basse

on y épingle les astres d'une prose foule
inique lingua -